



**GRAAT On-Line issue #7 January 2010**

**Réécriture de mythes de la justice par P. B. Shelley**

Fabien Desset

Université François-Rabelais, Tours

*Let others flatter Crime where it sits thron'd  
 In brief Omnipotence; secure are they:  
 For Justice when triumphant will weep down  
 Pity not punishment on her own wrongs,  
 Too much avenged by those who err. [...]*<sup>1</sup>

Poète engagé, surtout au début de sa carrière où il distribuait des tracts à caractère politique, Percy Bysshe Shelley (1792-1822) consacre un essai entier à la peine capitale, « On the Punishment of Death » (1814), mais c'est également à travers les mythes et la religion qu'il évoque l'idée de justice. Dès son essai « The Necessity of Atheism » (1811), qui lui vaut d'être renvoyé d'Oxford, le Romantique s'interroge sur le bien fondé d'une justice divine. Il critique tout particulièrement le concept inhumain d'enfer et de châtement éternel, notamment à travers la légende du Juif errant (*Queen Mab*, 1813). Lorsqu'il redécouvre la mythologie classique, il choisit de donner sa propre vision des Erinyes (Furies, Euménides), instruments de la justice olympienne, dans « Prometheus Unbound » (1818-1819). Ces réécritures lui permettent de donner son point de vue sur la révolte et la vengeance, autres moyens de rétablir le droit ou de se faire justice. La présente étude se limitera à ces deux sous-thèmes de la justice que sont le châtement et la vengeance.

Grâce à l'outil de l'hypertextualité que Gérard Genette expose dans *Palimpsestes*<sup>2</sup>, il est possible d'analyser les diverses transformations shelleyennes des

mythes de la justice, telles que l'expurgation (suppression à caractère moral) et la transvalorisation (prise de position contraire). Mais afin de mieux comprendre cette réécriture, il convient d'abord de voir quel regard le poète porte sur la justice, les questions qu'il soulève et les réponses qu'il donne.

## I. Une justice morale : questions de justice

### 1. Justice et institution

Shelley se défie de la justice, car l'institution en général se trouve aux mains de l'élite : « It is said that the House of Commons, though not an actual, is a virtual representation of the people. Undoubtedly such cannot be the case. They actually and virtually at present represent none but the powerful and the rich ». Il dénonce ainsi la suppression de l'impôt sur le revenu par le Parlement et écrit à propos du braconnage : « The justifiableness of such action flows directly from the right of self-preservation ».<sup>3</sup> La loi contre le braconnage a en fait pour seul but de permettre à l'élite de pratiquer la chasse à courre, pratique barbare qui rend l'autorité judiciaire d'autant plus illégitime. De même, dans « Declaration in Chancery » (1817), où il tente d'obtenir la garde de ses enfants, Shelley redoute la vengeance privée que l'institution assure à la partie épousant les dogmes de l'élite : « [I] live in the daily terror [lest] a court of justice [should] be converted into the instrument of private vengeance ».<sup>4</sup> La justice d'une telle institution ne peut être qu'injuste, puisque partielle.

Par ailleurs, la limite fixée entre le droit et le crime est parfois arbitraire : « The origin of law therefore was the origin of crime, although the ideas of right and wrong must have subsisted from the moment that one human being could sympathize in the pains and pleasure of another. Every law supposes the criminality of its own infraction ».<sup>5</sup> Une loi injuste peut donc condamner un crime « juste », si elle ne prend pas appui sur l'empathie (« sympathize »).

Le poète concède néanmoins qu'un degré d'institution est nécessaire pour protéger les droits d'autrui : « The only use of government is to repress the vices of man ». Mais il ajoute que ceci n'est vrai que dans une société corrompue, et que, dans l'idéal, l'Homme n'a point besoin de gouvernement : « If man were today sinless, tomorrow he would have a right to demand that government and all its evils should

cease ».<sup>6</sup> Certes, « A Declaration of Rights », avec ses différents articles, est ce qui se rapproche le plus, chez le poète, d'une constitution et, par conséquent, d'une institution : « 17. No man has a right to do an evil thing that good may come. [...] ».<sup>7</sup> Toutefois, Shelley ne met pas tant l'accent sur la mise en place de lois que sur un effort individuel de progrès moral. Tant que l'Homme n'est pas vertueux et éduqué, il conçoit que la loi soit nécessaire, mais il ne s'agit alors que d'une solution temporaire.

## 2. Justice, violence et châtement divin

L'article 17 de sa « déclaration des droits de l'Homme » suggère également qu'une justice fondée sur la violence et le châtement est inacceptable, et ce, même lorsqu'il s'agit du « bien de la société ». Dans « On the Punishment of Death », Shelley souligne l'immoralité de la peine capitale : « It is sufficient clear that revenge, retaliation, atonement, expiation, are rules and motives, so far from deserving a place in any enlightened systems of political life, that they are the chief sources of a prodigious class of miseries in the domestic circles of society ».<sup>8</sup> Non seulement la mise à mort est barbare, mais elle familiarise aussi le peuple avec la violence, qui le contamine et le corrompt. Ainsi, lorsque Prométhée voit les Furies approcher, il s'exclame : « Methinks I grow like what I contemplate / And laugh and stare in loathsome sympathy » (*P.U.*, I, 450-451).

D'autre part, l'absence de distinction entre vol, parfois puni par la peine capitale, et meurtre est lourde de conséquences : l'objet volé semble avoir autant de valeur, sinon plus, que la victime d'un meurtre, et le voleur peut tout aussi bien s'adonner au meurtre, puisque cela ne fait aucune différence aux yeux de la justice. Toutefois, cet argument à destination des esprits les moins éclairés est subordonné à la morale, car, pour Shelley, s'adonner à la violence, c'est se condamner et se punir soi-même. Jupiter et les Furies, qui sont aussi le « crime », en font l'expérience dans « Prometheus Unbound » : « He who is evil can receive no good » ; « All spirits are enslaved who serve things evil » (I, 389, II, iv, 110).

Le châtement éternel hisse le thème de la justice à un niveau plus mythique. Dans « The Necessity of Atheism », Shelley ne fait pas que critiquer l'ignominie d'un tel concept ; il souligne aussi son injustice, lorsque ce châtement est prononcé contre

un athée ou un païen : « [...] that Deity [...] commanded that he should be believed, he proposed the highest reward of faith, eternal punishment for disbelief – we can only command voluntary actions, belief is not an act of volition [...] ».<sup>9</sup> L'absence de croyance étant involontaire, l'athéisme ne peut être criminel, contrairement au châtement divin :

[...] the hell, which hearts black and narrow as his [the religionist's] own alone could have invented, and which exists but in their cores, spreads the uncharitable doctrines which devote *heretics* to eternal torments, and represents heaven to be what it is, a monopoly in the hands of a certain favoured ones whose merit consists in slavishness, whose success is the reward of sycophancy.<sup>10</sup>

Il en est de même des Furies, instruments de la justice divine et qui, comme l'Enfer, sont le produit d'un cerveau malade : « What and who are ye ? Never yet there came / Phantasms so foul through monster-teeming Hell / From the all-miscreative brain of Jove » (*P.U.*, I, 446-449). Ceci fait obstacle au Beau, au Bien et au Vrai.

La justice, telle qu'elle est incarnée par l'institution et la religion, s'oppose au droit élémentaire de l'Homme, son droit à la libre pensée et à la vie. Mais Shelley finit par abandonner l'idée de réforme institutionnelle en faveur d'une réforme morale de chaque esprit, bien que cette idée soit déjà présente dans ses premiers essais.

## II. Une justice de poète : solutions de justice

### 1. Shelley, prophète de la non-violence

Comme Jésus – l'homme, pas l'icône religieuse –, Shelley préconise le pardon : « When one cheek is struck, turn the other to the insulting coward ». Le contre-exemple de la Terreur, qui a désenchanté plus d'un Romantique, le convainc en effet qu'une révolte doit être non-violente : « If you can descend to use the same weapons as your enemy, you put yourself on a level with him on this score, you must be convinced that he is on these grounds your superior. But appeal to the sacred principles of virtue and justice, then how is he awed into nothing? ».<sup>11</sup> Shelley

préfigure Gandhi, et en lieu et place de la vengeance, « Idole barbare »<sup>12</sup> il invoque l'amour et le pardon, et ce, même lorsqu'il est question d'inceste.<sup>13</sup>

Ce pardon est le fruit de l'amour et de l'imagination, qui permettent de transcender « le petit monde du moi »,<sup>14</sup> comme le fait le Dément de « Julian and Maddalo » (1819) :

But *me* – whose heart a stranger's tear might wear  
As water-drops the sandy fountain-stone,  
[...]  
[Who could] trampled sit and weep,  
Following the captive to his dungeon deep; [...]  
(« Julian and Maddalo », 442-448)

Yet think not though subdued – and I may well  
Say that I am subdued – that the full Hell  
Within me would infect the untainted breast  
Of sacred nature with its own unrest;  
As some perverted beings think to find  
In scorn and hate a medicine for the mind  
Which scorn or hate have wounded – o how vain!  
The dagger heals not but may rend again....  
(*ibid.*, 350-357)

Ce passage réécrit déjà le mythe littéraire de Satan, en reprenant les motifs de l'enfer intérieur (« the full Hell / Within me ») et de l'inflexibilité (« though subdued », « the untainted breast »), mais en substituant à la haine, à la violence et au mépris qui motivent sa vengeance l'amour, l'empathie et le refus de la corruption évoquée à propos des Furies. Milton écrivait en effet :

[...] Yet not for those,  
Nor what the potent Victor in his rage  
Can else inflict, do I repent or change,  
Though changed in outward lustre, that fixed mind,  
And high disdain from sense of injured merit,  
[...]  
All is not lost – the unconquerable will,  
And study of revenge, immortal hate,  
And courage never to submit or yield –  
And what is else not to be overcome.<sup>15</sup>

Shelley expurge ici le motif de la vengeance, ne conservant le style noble de Satan que pour l'adapter à une persévérance non-violente, une « parodie minimale », c'est-à-dire une nouvelle lecture des mots et de la révolte de l'ange déchu.

C'est ce désir de vengeance qui disqualifie Satan comme héros du poème ultime de Shelley, « Prometheus Unbound » :

[...] Prometheus is, in my judgement, a more poetical character than Satan because, in addition to courage and majesty and firm and patient opposition to omnipotent force, he is susceptible of being described as exempt from the taints of ambition, envy, revenge, and a desire for personal aggrandisement, which in the Hero of *Paradise Lost*, interfere with the interest.<sup>16</sup>

## 2. Le poète prophète et législateur

La foi que Shelley a en le progrès humain et une justice idéale découle, d'une part, du pouvoir tout puissant de l'esprit et, d'autre part, de la marche inéluctable de la nécessité.

Dans ses essais, il refuse souvent de faire une distinction entre les objets mentaux et les objets du monde sensible, ce qui fait écrire à Mary Shelley : « Shelley believed that mankind had only to will that there should be no evil, and there would be none [...] That man could be so perfectionized as to be able to expel evil from his own nature, and from the greater part of creation, was the cardinal point of his system ».<sup>17</sup> C'est en rejetant la haine et la violence de son esprit que Prométhée, représentant de l'humanité, rétablit la justice sur Terre. Il ne s'agit pas tant d'une motivation préalable pour réformer les institutions<sup>18</sup> que d'une véritable épiphanie mystique et apocalyptique. Le monde régénéré de « Prometheus Unbound » n'a plus d'institution, car l'amour coupe court à toute forme de violence :

Thrones, altars, judgement-seats and prisons; wherein  
And beside which, by wretched men were borne  
Sceptres, tiaras, swords and chains, and tomes  
Of reasoned wrong glozed on by ignorance,  
[...]  
Stand, not o'erthrown, but unregarded now.  
[...]  
The loathsome mask has fallen, the man remains  
Scepterless, free, uncircumscribed - but man:  
Equal, unclassed, tribeless and nationless,  
Exempt from awe, worship, degree, - the King  
Over himself; just, gentle, wise - but man: [...]  
(III, iv, 164-197)

Shelley est également convaincu que la libération de l'humanité est déjà en marche, comme le suggèrent les nombreux progrès scientifiques, politiques et philosophiques de son temps : « We are in a state of continually progressive improvement » ; « The time is rapidly approaching [...] when the Mahometan, the Jew, the Christian, the Deist, and the Atheist, will live together in one community [...] united in the bonds of charity and brotherly love ».<sup>19</sup> Cette marche inexorable de la Nécessité est un mouvement logique et naturel tendant, comme tous les désirs véritables de l'Homme, vers le Beau, le Bien et le Vrai : « Justice and benevolence result from the elementary laws of the human mind » ; « [...] truth and justice [...] are immutable, and [...] in the ruin of Governments shall rise like a Phoenix from their ashes ».<sup>20</sup> La justice *injuste* de Dieu, que Shelley transvalorise au passage en « Démon », n'y fera rien : « An all-powerful Demon might indubitably annex punishments to virtue and rewards to vice, but could not by these means affect the slightest change in their abstract and immutable natures ».<sup>21</sup> Il envisage même que cette Nécessité transcende le Bien, en demeurant impartiale : « Let us believe not only that [it] is necessary because it is just and ought to be, but necessary because it is inevitable and must be ».<sup>22</sup>

Parce que le poète est maître de l'imagination, dont la poésie est « l'expression », il est naturellement doué de l'empathie nécessaire au rejet de l'égoïsme (*selfishness*) et de la violence.

A man, to be greatly good, must imagine intensely and comprehensively; he must put himself in the place of another and of many others; the pains and pleasures of his species must become his own [...] Poetry strengthens that faculty which is the organ of the moral nature of man [...]

Il peut aussi percevoir le Beau et le Bien, et prédire l'avènement de la justice idéale. Par « poète », Shelley considère tous les visionnaires :

But Poets, or those who imagine and express this indestructible order, are not only the authors of language and of music [...]: they are the institutors of laws, and the founders of civil society and the inventors of the arts of life and the teachers, who draw into a certain propinquity with the beautiful and the true that partial apprehension of the

agencies of the invisible world [...] Poets, according to the circumstances of the age and nation in which they appeared, were called in the earlier epochs of the world legislators or prophets [...]<sup>23</sup>

La réécriture des mythes de la justice dans la poésie de Shelley contribue donc à la marche de la Nécessité en influençant les sociétés à venir : « At the approach of such a period [social corruption], Poetry ever addresses itself to those faculties which are the last to be destroyed, and its voice is heard, like the footsteps of Astræa, departing from the world ».<sup>24</sup>

### III. Réécritures de mythes de la vengeance et du châtement divin

#### 1. Le châtement de Ahasvérus dans *Queen Mab*

Le Juif errant figure dans plusieurs œuvres de Shelley, dont *The Wandering Jew; or, the Victim of the Eternal Avenger* (1809-1810), mais c'est dans *Queen Mab* que le poète condamne vraiment son châtement.<sup>25</sup> Dans ses notes au poème, il donne la traduction du *Der Ewige Jude* (1783) de F.D. Schubart qui lui sert ici d'hypotexte :

When our Lord was wearied with the burthen of His ponderous cross, and wanted to rest before the door of Ahasuerus, the unfeeling wretch drove Him away with brutality. The Saviour of mankind staggered, sinking under the heavy load, but uttered no complaint. An angel of death appeared before Ahasuerus, and exclaimed indignantly, 'Barbarian! thou hast denied rest to the Son of man: be it denied thee also, until He comes to judge the world.'<sup>26</sup>

Schubart revalorise déjà Ahasver (ici traduit par « Ahasuerus »), en en faisant une victime, ce qui a pour effet de dévaloriser (donner moins de mérite) le châtement divin et la vengeance divine. Mais le Juif errant est toujours coupable de « brutalité », et son repentir, qui conduit à sa réconciliation finale avec Dieu, trahit une certaine modération dans la réécriture allemande. Afin d'aggraver (aller plus loin dans la condamnation) un châtement jugé disproportionné par rapport au crime commis, Ahasvérus perdant les siens, errant seul pour l'éternité et plongeant dans l'enfer de l'Etna, Shelley expurge son repentir, excise la réconciliation avec Dieu et, surtout, transforme son « crime », en en atténuant la gravité :



O Spirit [of Ianthe]! centuries have set their seal  
 On this heart of many wounds, and loaded brain,  
 Since the Incarnate came: humbly he came,  
 Veiling his horrible Godhead in the shape  
 Of man, scorned by the world, his name unheard,  
 Save by the rabble of his native town,  
 Even as a parish demagogue. He led  
 The crowd; he taught them justice, truth, and peace,  
 In semblance; but he lit within their souls  
 The quenchless flames of zeal, and blest the sword  
 He brought on earth to satiate with the blood  
 Of truth and freedom his malignant soul.  
 At length his mortal frame was led to death.  
 I stood beside him: on the torturing cross  
 No pain assailed his unterrestrial sense;  
 And yet he groaned. Indignantly I summed  
 The massacres and miseries which his name  
 Had sanctioned in my country, and I cried,  
 'Go! Go!' in mockery.  
 A smile of godlike malice reillumed  
 His fading lineaments. – 'I go,' he cried,  
 'But thou shalt wander o'er the unquiet earth  
 Eternally.' [...] (VII, 162-183)

Shelley connaissait d'autres versions de la légende,<sup>27</sup> ce qui explique l'expansion du dialogue entre le Juif et Jésus, mais s'il cite Schubart, c'est que *Queen Mab* se rapproche davantage de sa dénonciation, certes modérée, de la cruauté du châtement. A la brutalité d'Ahasver, Shelley substitue alors une simple « moquerie », qui, de plus, est légitimée par les exactions de Dieu et de son fils ou encore par la justice sanguinaire instaurée quelques vers plus haut par Moïse. Le Christ est décrit comme un « démagogue » qui prétend (« In semblance ») apporter la justice mais qui, en fait, encourage le meurtre et bénit les Croisades (« blest the sword »). Shelley transvalorise le Christ, en en faisant un démon satanique, ainsi que le suggèrent les motifs du rictus et de la méchanceté, désormais attribués de Dieu (« malignity », « A smile of godlike malice »). Il ne reste plus rien de l'innocence de Jésus et il n'a plus rien d'un « Sauveur ». C'est désormais lui, et non plus Ahasvérus, qui est dénué de sentiments, comme l'indique la translation (déplacement) de l'adjectif « unfeeling », attribué par Schubart à Ahasver, vers Jésus, dans l'expression voisine « No pain assailed his unterrestrial sense ». De même, Shelley transvalorise « uttered no complaint » en « And yet he groaned ». La dévalorisation du châtement passe par

cette transformation du Sauveur en démon ricanant et menteur, tandis que l'ancien trickster, Ahasver, finit par représenter l'humanité souffrante : c'est désormais l'hypocrisie du Christ qui provoque l'« indignation » et non plus la moquerie du Juif errant.

La réécriture de Shelley est hétérodoxe, et en faisant de la crucifixion une supercherie, il rend illégitime le châtement du Juif errant. Etant donné que ce châtement était déjà disproportionné chez Schubart, Shelley ne fait qu'aggraver la justice divine, en exprimant, au passage, son point de vue sur le christianisme.

## 2. Le châtement des Furies dans « Prometheus Unbound »

Le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle ne fait allusion aux Erinyes qu'une seule fois, lorsque le Titan révèle au chœur qu'elles commandent à la Nécessité.<sup>28</sup> C'est donc d'abord du fragment de *Prométhée délivré* cité par Cicéron<sup>29</sup> que Shelley semble s'inspirer. Dans le fragment, Prométhée se dit « l'habitant de ce château des Furies », bien que le passage conservé par Cicéron décrive surtout l'aigle de Jupiter. Le poème de Shelley revalorise (donne plus d'importance à) les Furies, simple métaphores chez Cicéron, et dévalorise l'aigle, puisqu'il ne lui consacre que deux vers et demi (I, 34-36). C'est que les Furies peuvent parler et, de ce fait, harceler non plus tant le corps du Titan que son esprit.

Shelley a également relu *Les Euménides*, dont il avait épigraphé un passage dans *The Wandering Jew*. Les Furies sont toujours aussi noires (« iron », « Blackening », *P.U.*, I, 327, 441) et repoussantes que dans l'épigramme, mais la description physique laisse place à une description plus subjective, le dégoût n'apparaissant que dans les adjectifs « Horrible », « fowl », « execrable » ou « loathsome » utilisés par le Titan (445-451). Ayant redécouvert Platon, Shelley rejette en effet l'horrible et le sensationnalisme gothique, au profit du Beau<sup>30</sup> et, ici, d'une psychologisation de l'horreur. A l'haleine fétide et aux yeux suintants de pus, il substitue les synesthésies « We will but laugh into thy lideless eyes » et « Thy words are like a cloud of winged snakes » (479, 632), combinant les vipères de la discorde et de la jalousie que les Furies jettent sur leurs victimes chez Ovide et Virgile, et la vapeur qui se dégage du ventre des Erinyes chez Eschyle : « [...] Let go / upon this man the stormblast of your bloodshot breath, / wither him in your wind, after him,

hunt him down / once more, and shrivel him in your vitals' heat and flame ». <sup>31</sup> De même, le romantique réécrit les mutilations causées par les Erinyes pour mieux s'en démarquer :

[...] but where, by judgment given, heads are lopped  
and eyes gouged out, throats cut, and by the spoil of sex  
the glory of young boys is defeated, where mutilation  
lives, and stoning, and the long moan of tortured men  
spiked underneath the spine and stuck on pales [...]<sup>32</sup>

Thou thinkest we will rend thee bone from bone?  
And nerve from nerve, working like fire within?  
(*P.U.*, I, 475-476)<sup>33</sup>

Shelley se montre moins sanglant qu'Eschyle. Prométhée fait bien allusion à l'empalement, mais il est moins explicite : « Some linked to corpses in unwholesome cells : / Some [...] / Impaled in lingering fire [...] » (*P.U.*, 611-612). L'idée de la torture prime sur la torture elle-même, et l'horreur psychologique sur la souffrance physique.

D'autre part, puisque Prométhée représente l'humanité, le châtement est plus apocalyptique que celui d'Oreste, ainsi que l'image biblique des vendanges le suggère : « 'Tis vintage-time for Death and Sin » (574-575). Shelley substitue d'ailleurs la crucifixion aux supplices des *Euménides*, et s'il s'agit d'une torture physique : la douleur ultime est la découverte par le Christ que son évangile a été perverti. Certes, « [...] sons are kneaded down in common blood / By the red light of their own burning homes » (*P.U.*, I, 610-615) est plus concret que « I have chosen overthrow of houses, where the Battlegod / grown within strikes near and dear / down [...] » dans le chant des Erinyes, mais les Furies de Shelley ajoutent : « Blood thou canst see, and fire; and canst hear groans; / Worse things, unheard, unseen, remain behind » (*P.U.*, I, 617-618). Les adjectifs « unheard » et « unseen » peuvent être pris au sens propre, non pas « inouïe », mais « inaudible » et « invisible ». La torture shelleyenne est plus psychologique que la torture eschyléenne, et elle prend la forme d'idéaux corrompus par l'expérience, la découverte de la prépondérance de la violence dans l'esprit de l'Homme.

Malgré cette psychologisation des Erinyes, les Furies de Shelley conservent leur apparence de chiens de chasse, et leur victime, de faon, une métaphore filée dans *Les Euménides* :

[...] like hounds after a bleeding fawn, we trail  
our quarry by the splash and drip of blood. [...] <sup>34</sup>

[...] and as lean dogs pursue  
Through wood and lake some struck and sobbing fawn,  
We track all things that weep and bleed and live  
When the great King betrays them to our will.

Some hunted by foul lies from their heart's home,  
An early-chosen, late-lamented home,  
As hooded ounces cling to the driven hind [...] (P.U.,  
I, 454-457 et 607-609)

Mais elles sont aussi contaminées par (combinées avec) les démons de l'enfer miltonien, comme la furie de « Alastor » (1815) l'était avant elles.<sup>35</sup> Elles sont à la fois meute de Jupiter (« Jove's tempest-walking hounds », P.U., I, 332) et meute de l'enfer (« hell-hounds », 408), « Hounds of Hell » étant d'ailleurs utilisé par Milton pour décrire les monstres qui ceignent le Péché, à la manière de Scylla.<sup>36</sup> La description des Furies évoque également celle de l'aigle, que ce soit chez Shelley (« Heaven's winged hound ») ou chez Eschyle (« Zeus's winged hound »).<sup>37</sup> Les Furies renvoient donc au même paradigme que l'aigle, et leur rôle dans *Les Euménides* ainsi que leur allusion dans le fragment de *Prométhée délivré* expliquent la substitution dans l'hypertexte.

De même que Shelley rend plus subjective l'horreur des Furies, il attribue au faon d'Eschyle des « sanglots », en scindant le motif du sang en deux, les larmes et le sang (« weep and bleed »), renvoyant ainsi aux deux niveaux de lecture de la pièce, érotique et politique. La mélancolie romantique s'ajoute à la description plus factuelle d'Eschyle et explicite la comparaison entre Oreste et le faon, en rendant ce dernier plus humain, même si Shelley conserve la copule comparative. L'Homme pourchassé par les Furies, c'est-à-dire Prométhée, devient avant tout victime, proie et n'est plus le matricide des *Euménides*. Comme dans *Queen Mab*, l'aggravation du châtement passe par la suppression du crime, et si, comme les Erinyes d'Eschyle, les Furies de Shelley sont assoiffées de sang (« whom he gluts with groan and blood », P.U., I, 332) et cherchent à dévorer leur proie (« Should make us food and sport »,

343), elles font l'objet d'une transmotation (changement de motivation) qui aggrave cette faim carnassière et dévalorise l'idée de vengeance et de châtement.<sup>38</sup> Les Furies punissent bien Prométhée, mais pas pour un meurtre. En s'adonnant à leur instinct corrompu, elles ne viennent pas châtier un crime, mais le nourrir et *se* nourrir, puisqu'elles sont aussi le « crime inéluctable » : « We die for our desire – drive us not back » (351). Leur torture est donc plus gratuite chez Shelley que chez Eschyle : il ne s'agit pas de justice mais de sadisme. Toutefois, Prométhée n'est pas totalement innocent, comme on va le voir.

Shelley donne également des ailes aux Furies, contrairement à Eschyle : « And who are those with hydra tresses / And iron wings that climb the wind » (*P.U.*, I, 326-327). Il s'agit d'abord d'une contrainte dramatique, Prométhée étant enchaîné à une « montagne inaccessible aux aigles ». Mais, surtout, au même titre que les autres personnifications shelleyennes d'idées ou de pensées, les Furies sont dotées d'ailes, car les pensées viennent et vont d'elles-mêmes :

[...] Never yet there came  
Phantasms so foul through monster-teeming Hell  
From the all-miscreative brain of Jove;  
Whilst I behold such execrable shapes [...]  
(*P.U.*, I, 446-448)

Les Furies ont bien l'apparence d'esprits shelleyens, des « fantômes » et des « formes » incarnant de façon minimale « la souffrance », « la peur », « la déception », « la méfiance », « la haine » et « le crime inéluctable » (*P.U.*, I, 452-454). Ces émotions sont aux antipodes du Beau, elles sont « malformées » (« miscreative ») et elles trouvent leur origine dans le « cerveau » malade de Jupiter<sup>39</sup>. Elles sont l'équivalent du « Fantôme de Jupiter » apparu plus haut aux vers 240-301 et, comme lui, sont donc aussi les créations de Prométhée, qui a projeté ces fantômes avant de se repentir, c'est-à-dire avant de rejeter la violence et la haine.

C'est ici que Shelley insiste sur le fait que le châtement suprême est d'être le mal ou la réalisation de l'avoir commis : « I weigh not what ye do, but what you suffer / Being evil. Cruel was the Power which called / You, or aught else so wretched, into light » (480-482). Voilà pourquoi la torture des Furies est avant tout psychologique. Elles sont comme l'Ouroboros qui se mord la queue, la violence qui conduit au

châtiment qui est lui-même violence et crime. Shelley rejoint Byron dans *Manfred* (1819), où la justice n'est pas rendue par une tierce personne ou une justice institutionnalisée, mais par la propre conscience du criminel, celle qui punissait déjà Paulo dans *The Wandering Jew* et le Dément dans « Julian and Maddalo ». Mais Shelley va ici plus loin que Byron. Pour ce dernier, la condamnation d'un tiers est futile ; pour Shelley, le concept même de châtiment est de toute façon une erreur, car il est lui-même le mal.

Dans le poème, Shelley fait donc deux choses à la fois. Le châtiment de Prométhée devient psychologique, puisque les Furies torturent avant tout son esprit, en incarnant ce qu'il y a de plus mauvais chez l'Homme, la violence et la haine, et en lui montrant que sa propre violence est à l'origine de la corruption de l'Idéal. Par conséquent, un homme peut être son propre bourreau, s'il s'en remet à sa conscience, naturellement juste, et n'a nul besoin d'un juge pour le punir. D'autre part, Shelley condamne l'idée même de châtiment, en faisant des Furies des monstres issues d'un cerveau malade, celui du juge suprême : la violence ne peut qu'engendrer la violence et ne peut réparer les crimes. Ainsi, les Furies sont elles-mêmes le crime, puisqu'il est criminel, selon Shelley, de châtier.

### **Conclusion**

La conception shelleyenne de la justice proscrit toute forme de violence et préconise le pardon et l'amour. D'ailleurs, la justice punitive, loin d'être pédagogique, est aussi néfaste pour le bourreau, qui, en employant la violence, se coupe du Bien et devient criminel à son tour. Shelley rejette et condamne donc l'idée de peine capitale et de châtiment divin, qu'il s'agisse de l'Enfer, de l'errance éternelle du Juif errant ou du supplice des Furies. En précurseur de Gandhi, il condamne également la vengeance et la révolte violente, qu'il s'agisse de celle du Satan de Milton ou du Prométhée d'Eschyle.

L'institution n'est pas une solution idéale ; il appartient à chacun de condamner ses crimes et de transcender leur cause, essentiellement, l'égoïsme, la haine et la violence. L'amour, mais aussi l'imagination, qui permet de se représenter les souffrances d'autrui, sont la clef de la justice. Mais tant que l'Homme est corrompu, c'est aux visions du poète, maître de l'Imagination, d'inspirer les institutions les plus

justes. Une fois éclairé, l'Homme n'en aura plus besoin, la justice étant morale et inhérente à sa nature.

### Notes

<sup>1</sup> Percy Bysshe Shelley, « Prometheus Unbound » (*P.U.* pour les extraits suivants), I, 401-405, in Shelley, P.B. *Poetry and Prose, Authoritative Texts and Criticism*. Donald H. Reiman et Sharon B. Powers (dirs.). New York : Norton, 1977, p. 147.

<sup>2</sup> Genette, Gérard. *Palimpsestes, la littérature au second degré*. Coll. Poétique. Paris : Edition du Seuil, 1982. Je reprendrai sa terminologie, que j'ai étendue dans ma thèse.

<sup>3</sup> P.B. Shelley, « On the Game Laws » (1817). In Clark, David Lee (dir.). *Shelley's Prose; or, the Trumpet of a Prophecy*. Albuquerque : University of New Mexico Press, 1954 (rééd. New York, New Amsterdam Books, 1988), p. 342.

<sup>4</sup> P.B., Shelley, *Prose Works*. E.B. Murray (dir.). Oxford : Clarendon Press, 1993, p. 166, crochets de l'éditeur scientifique. Shelley fait allusion à sa première belle-sœur.

<sup>5</sup> P.B. Shelley, « Essay on Marriage » (1815), in Clark, *op. cit.*, p. 215-216.

<sup>6</sup> P.B. Shelley, « A Declaration of Rights » (1812), in Murray, *op. cit.*, p. 59. Voir aussi la répression de la violence dans « An Address to the People on the Death of the Princess Charlotte » (*ibid.*, p. 235). Shelley ménage ici son lecteur.

<sup>7</sup> P.B. Shelley, « A Declaration of Rights », *ibid.*, p. 58-59.

<sup>8</sup> P.B. Shelley, *Shelley's Prose*, in Clarke, *op. cit.*, p. 155.

<sup>9</sup> P.B. Shelley, *Prose Works*, in Murray, *op. cit.*, p. 4-5.

<sup>10</sup> P.B. Shelley, « Proposals for an Association of [...] Philanthropists » (1812), *ibid.*, p. 49-50.

<sup>11</sup> P.B. Shelley, « An Address to the Irish People », *ibid.*, p. 30 et p. 17.

<sup>12</sup> « the naked Idol [...] of a semi-barbarous age », P.B. Shelley, « A Defence of Poetry » (1821), *Poetry and Prose*, in Reiman et Powers, *op. cit.*, p. 487.

<sup>13</sup> P.B. Shelley, *The Cenci* (1819), « Preface », *ibid.*, p. 240.

<sup>14</sup> « the little world of self », P.B. Shelley, « A Defence of Poetry », *ibid.*, p. 497.

<sup>15</sup> Milton, John. *Paradise Lost* (1667). I, 94-109. Londres : Penguin, 1996, p. 9-10.

<sup>16</sup> P.B. Shelley, *P.U.*, « Preface », *Poetry and Prose*, in Reiman et Powers (dirs.), *op. cit.*, p. 133. Voir la fin du poème (IV, 565-576), où Demogorgon imite la forme impersonnelle « never to submit or to yield », en substituant l'amour à la haine.

<sup>17</sup> Shelley, Mary. « Notes on Prometheus Unbound, by Mrs. Shelley ». *The Complete Poetical Works of Percy Bysshe Shelley*. Thomas Hutchinson (dir.). Londres : Oxford University Press, 1904 (rééd. 1934), p. 267.

<sup>18</sup> P.B. Shelley, « On Christianity » (1817), *ibid.*, p. 265.

<sup>19</sup> P.B. Shelley, « Proposals for an Association of [...] Philanthropists » ; « A Letter to Lord Ellenborough », *ibid.*, p. 52 et 73.

<sup>20</sup> P.B. Shelley, « A Treatise on Morals » (1815). In Clark, *op. cit.*, p. 187-190 ; « An Address to the Irish People ». In Murray, *op. cit.*, p. 35.

<sup>21</sup> P.B. Shelley, « A Letter to Lord Ellenborough ». *ibid.*, p. 67.

<sup>22</sup> P.B. Shelley, « A Philosophical View of Reform » (1819). In Clark, *op. cit.*, p. 219.

<sup>23</sup> P.B. Shelley, « A Defence of Poetry ». In Reiman et Powers, *op. cit.*, respectivement, p. 487-488 et p. 482-483.

<sup>24</sup> Astrée est fille de Thémis, la Justice. Shelley en fait son sujet poétique dans La lettre n°613 de mars 1821 à Leigh Hunt (Jones, Frederick L. (dir.). *The Letters of Percy Bysshe Shelley*. Oxford : Oxford University Press, 1964, 2 vols, II, p. 273).

<sup>25</sup> Ahasvérus fait aussi écho à Satan (« wage unwearable war », *Q.M.*, VII, 198). Pour l'expurgation relative de la violence révolutionnaire, voir Schock, Peter A. *Romantic Satanism, Myth and the Historical Moment in Blake, Shelley, and Byron*. (New York : Palgrave Macmillan, 2003, p. 131-132) ou Shelley s'identifiant à Typhon : « Hissing murder with dread jaw » (*Prométhée enchaîné*, 355), lettre n°271 du 25 octobre 1814 à Mary Godwin, in Jones (dont c'est la traduction), *op. cit.*, I, p. 411.

<sup>26</sup> P.B. Shelley, *Queen Mab*, « Notes », VII. 67. In Hutchinson, *op. cit.*, p. 809a. Dans le *Wandering Jew* de Shelley, Paulo, le Juif errant, n'est pas aussi innocent que dans *Queen Mab*, mais il est néanmoins victime, non seulement du « Vengeur éternel », Dieu, mais aussi de ses remords.

<sup>27</sup> Notamment celle de Thomas Percy dans *Relics of Ancient English Poetry* (1767).

<sup>28</sup> *Prométhée enchaîné*, vers 516, traduit par David Grene in Grene, David et Lattimore, Richmond (dirs.). *Aeschylus II*. Chicago et Londres : The University of Chicago Press, 1956 (seconde édition, 1991).

<sup>29</sup> Cicéron, *Les Tusculanes*. Traduit par Jules Humbert. Paris : Les Belles Lettres, 1931, 2 vols., II, x, p. 90.

<sup>30</sup> Voir sa traduction de *La République* (1819) et ses « Notes on Sculptures » (1820).

<sup>31</sup> Eschyle, *Euménides*, 136-139, in Lattimore, R. (trad. et dir.). *Aeschylus I*. Chicago : University of Chicago Press, 1953, p. 139.

<sup>32</sup> *Ibid.*, vers 186-190, p. 141 et, pour ce qui suit, vers 354-357, p. 147.

<sup>33</sup> Voir aussi Athéna dans *Les Euménides* (*ibid.*, vers 858-862, p. 165), où la « furie » est celle de la guerre civile fratricide, alors que chez Shelley (*P.U.*, 483-491, 510-512), les Furies évoquent une souffrance plus psychologique.

<sup>34</sup> Eschyle, *Euménides*, vers 247-249, in Lattimore *Aeschylus I*, *op. cit.*, p. 144. Voir aussi vers 111-112 et 131-132, p. 138-139.

<sup>35</sup> L'Alastor est une « furie » : « The Poet's self-centered seclusion was avenged by the furies of an irresistible passion pursuing him to speedy ruin » (« Alastor, or the Spirit of Solitude » [*Al.* pour les citations suivantes], « Preface », Reiman et Powers, *op. cit.*, p. 69). Shelley l'annexe des *Perses* d'Eschyle (vers 354) et la décrit comme un « démon » (« fiend », vers 297).

<sup>36</sup> Milton, *Paradise Lost*, *op. cit.*, II, 654.

<sup>37</sup> Respectivement, *P.U.*, I, 34, et Eschyle, *Prométhée enchaîné*, vers 1022 et 804, in Grene, *op. cit.*, p.178 et 169.

<sup>38</sup> Cf. « spew out the black and foaming / blood of men, vomit the clots sucked from their veins » ou « my feast », Eschyle, *Euménides*, vers 183-184 et 304, in Lattimore, *Aeschylus I*, *op. cit.*, p. 141 et 145. Les Erinyes sont, en outre, convaincues de leur bon droit et de la justice de leur châtement : « We hold that we are straight and just », *ibid.*, vers 312, p. 146.

<sup>39</sup> Les démons, l'Enfer et les termes « shapeless » et « execrable shapes » (*P.U.*, I, 342, 347, 472, 449) ne font donc pas seulement allusion à la Mort de *Paradise Lost* (II, 681, 667, 671), mais aussi aux fantasmes « malformés » de l'Homme. Voir la description de l'Enfer faite par Milton (II, 622-627). Cet Enfer devient, chez Shelley, le cerveau du Dieu suprême, une autre psychologisation du châtement éternel. L'Alastor est aussi décrit comme une « ombre » ou une « forme » (*Al.*, 211, 233), la frustration et la solitude que le Poète s'inflige malgré lui pour avoir fantasmé l'amour idéal.